HAL
open science

La Polis en Autriche au tournant du siècle

Manuel Durand-Barthez

To cite this version:

Manuel Durand-Barthez. La Polis en Autriche au tournant du siècle. Françoise Knopper ; Jean-Marie Paul. L'Homme et la cité allemande au XXe siècle : souffrance et résistance, Presses universitaires de Nancy, 2000, Germaniques, 978-2-86480-756-8. hal-01434142

HAL Id: hal-01434142

https://hal.science/hal-01434142

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Manuel Durand-Barthez - Université Paul Sabatier – Toulouse III

Membre associé du CREG (Centre de recherches et d'études germaniques. Université de Toulouse II - Jean-Jaurès)

La Polis en Autriche au tournant du siècle

Situer la Polis autrichienne dans la première moitié du siècle pose d'abord le problème de son articulation autour de la chute de l'Empire et de l'Anschluß. A première vue, ces deux éléments sont susceptibles d'avoir profondément modifié le concept de Polis, dans la mesure où le territoire comme le régime ont subi des altérations notoires.
Y a-t-il eu pour autant cassure, à travers cette chronologie, dans la notion de Polis ? C'est ce que nous tenterons de mettre en lumière en nous appuyant sur un élément d'analyse : le mythe d'Oedipe, revu par Freud. A travers lui, nous verrons que la Polis autrichienne n'a peut-être pas su prendre franchement ses marques par rapport à ces deux pôles de l'éthique sociale que constituent la *Gemeinschaft* et la *Gesellschaft*.
Il peut sembler relativement incongru d'évoquer ici l'épisode oedipien. Pourtant, P.Vidal-Naquet a souligné l'importance du conflit opposant l'Oikos à la Polis dans l'histoire d'Oedipe, tandis que J.-P.Vernant a émis certaines réserves vis-à-vis de la relecture freudienne orientée du mythe. Pour le premier, "Oedipe met en cause ses deux fils, l'un et l'autre accusés d'avoir préféré à leur père les trônes, les sceptres, l'exercice de la tyrannie et du pouvoir, la Polis contre l'Oikos, en somme" ; pour le second, "Freud part d'un vécu intime, celui du public, qui n'est pas historiquement situé : le sens attribué à ce vécu est alors projeté sur l'oeuvre indépendamment de son contexte socio-culturel." [1]
En corrélant ces deux observations, nous rejoignons à certains égards, la thèse de John Brenkman qui montre comment Freud, représentant d'une certaine catégorie sociale influente dans l'Autriche du début du siècle, s'est servi d'une interprétation du mythe d'Oedipe, élaboré à partir de principes inspirés du libéralisme, pour tenter de maîtriser le conflit entre l'Oikos et la Polis dans un sens favorable à son milieu. Par là, c'est le contexte socio-culturel de son époque qui est visé dans cet "aménagement" de la fable antique. John Brenkman apporte en cela un prolongement à la réflexion de Vidal-Naquet.
Pour Brenkman, Freud veut retrouver l'équilibre rêvé par les tenants du libéralisme autrichien en décomposition au tournant du siècle. Face à la trilogie : Individu-Famille-Polis, il ne semble pas porter son dévolu sur le premier membre qu'il juge trop isolé et incompréhensible hors d'un contexte communautaire. D'un autre côté, cependant, il redoute la Polis : elle est susceptible de porter atteinte à un certain nombre de privilèges propres à l'individu, et de susciter des idéologies collectivistes pouvant nuire à la classe bourgeoise dont il relève.
Il se rabat sur la Famille, communauté politiquement neutre qui héberge un fonctionnement plus proche de l'individu naturel (i.e. non soumis à une doctrine) en allant chercher dans le mythe d'Oedipe les justificatifs d'une prépondérance mâle, hétérosexuelle, liée au mariage et à une vocation d'ordre professionnel, le tout inscrit dans le cadre d'un système autorisant la propriété privée.
Le mythe justifie a posteriori les éléments ci-dessus érigés en principes.Le pouvoir politico-social devient l'apanage du père. Le parricide remplace la politique en lui ôtant tout contexte historique. La politique devient transfigurée dans une notion de l'égalité des hommes qui n'est plus celle du genre humain face au droit mais celle des mâles face aux femmes dominées et prises. Freud

[1] Jean-Pierre Vernant, Paul Vidal-Naquet, *Oedipe et ses mythes*, Paris, éd. Complexes, 1988, p. 120 et 2/3.

évince, "évite de se poser des questions sur le genre, la communauté et le pouvoir en action dans la famille, et sur ses liens avec la société civile et la Polis." [2]
Hegel, déjà, avait proposé un triptyque : Famille-Société civile-Etat, sans qu'une distinction nette existe entre la première et les deux autres. Il reflète une répartition : Ménage-Marché-Polis. Mettre l'accent sur la famille, c'est encourager un individualisme qui stimule le marché, lequel mine à certains égards la notion de Polis.
Dans la famille, l'amour est un ciment naturel de l'unité et constitue la base de l'éthique, tandis que dans l'Etat, c'est la Loi qui unit. Dans l'optique de l'analyse évoquée plus loin, il semble opportun de rappeler que pour Aristote, la famille apparaissait comme un élément premier de l'Etat, et la démocratie comme le plus supportable des mauvais gouvernements.
La citoyenneté doit se plier à la maîtrise des rapports économiques en liaison avec le développement de la cellule familiale. Même si ces rapports doivent reposer sur des fondements politiques, "la Polis n'est pas, comme pourrait le suggérer son image idéale, l'espace protégé ouvert dans lequel tous les habitants de la citét peuvent se recontrer en vue de débattre, délibérer et décider. C'est un espace structurellement altéré qu'anime une participation inégale" [3]
Toutefois, ce malaise n'a pas été interprété comme la conséquence d'une déviation politique, d'une mainmise de la doctrine capitaliste sur l'accomplissement de la Polis idéale, mais au contraire comme un avatar de l'instinct entrant en conflit avec la civilisation.
Les éléments qui précèdent sous-tendent certains aspects de la philosophie autrichienne de l'époque appliquée à l'économie. Après en avoir dégagé les orientations principales, nous tenterons d'examiner le rôle qu'a pu jouer la Ville par excellence, Vienne, dans le contexte plus large de la jeune république.
Les aristotéliciens autrichiens, Carl Meinong et son élève Ehrenfels, prônent un individualisme ontologique et méthodologique qui ramène les concepts de nations, de classes et d'entreprises, à leur aspect brut de conglomérats d'individus [4]. L'économie vue sous un angle méthodologique, est individualiste dans la mesure où les lois sont conçues comme vérifiées intégralement à l'appui de modèles d'actes mentaux et d'actions de sujets individuels, de sorte que tous les phénomènes économiques résultent d'interactions de pensées et d'actes individuels. De plus, Ehrenfels va promouvoir le "struggle for life" comme une valeur fondamentale. Se sent-on autorisé à mettre en relation la doctrine d'Ehrenfels avec certaines tendances propres à la social-démocratie ? Le rapprochement choque a priori, mais dans le contexte viennois, la réflexion est loin d'être simple. Tentons maintenant d'y voir plus clair.
La question que l'on peut poser est relative à la présence, sous-jacente aux conceptions socio-démocrates, d'un substrat a priori éloigné de la pensée marxiste authentique (même si ce concept reste malaisé à définir). William Johnston a abondamment souligné la modération des tenants de l'austro-marxisme : qu'il s'agisse de convictions favorables à l'individualisme (chez Bauer), ou d'une attitude qui ne serait pas franchement hostile à la bourgeoisie (chez Renner) [5] ; ou encore d'un champ d'action "contrôlé" chez le *Vergesellschaftete Dasein* de Max Adler, nostalgique de Kant.[6] Une fois rappelée cette modération, il reste à suggérer que beaucoup de dirigeants sociaux-démocrates n'ont pas coupé tous les ponts avec l'esprit libéral tel qu'il avait rayonné aux plus beaux jours de l'Empire. En prônant l'individualisme de l'homme nouveau, ils auraient, peu ou prou, exercé un contrôle régulateur sur les masses.

---

[2] John Brenkman, "Family, Community, Polis : The Freudian Structure of Feeling", in : *New Literary History*, 1992, vol.23, p.933
[3] *Ibid.*, p.947
[4] Barry Smith, *Austrian philosophy : the legacy of Franz Brentano*. Chicago and La Salle (Ill.), 1994, p.327
[5] William M. Johnston, *L'Esprit viennois : une histoire intellectuelle et sociale, 1848-1938*. Paris, P.U.F, 1991, p.117
[6] *Ibid.*, p.122

Il est hors de question de nier les acquis sociaux qui caractérisent la Vienne des années 20 et 30. Ils sont exemplaires à plus d'un titre.
Ceci posé, la politique social-démocrate de rénovation urbaine de la capitale ne serait-elle pas révélatrice d'une volonté plus ou moins protectionniste d' "assainissement social "? Wolfgang Maderthaner explique, à propos du *Wiener System* : "Malgré ses immenses et indéniables progrès et malgré sa popularité, il est aussi le fait des liens entre aide sociale et répression, entre discipline et surveillance qui caractérisent certains systèmes d'assistance sociale 'moderne'. Les éternels soucis et l'idée de s'en sortir tant bien que mal, ceci savamment mélangé à un brin de partage du travail de ménage à la manière patriarco-campagnarde, voilà ce qui caractérisait la cohabitation à l'étroit de la 'civilisation des casernes à loyer modeste' ; elle aboutissait à 'l'état d'assisté' de tous les habitants de la commune, qui n'avaient aucune possibilité de s'organiser eux-mêmes ou d'intervenir personnellement ; tout tombait sous le coup d'une législation, bureaucratisation et professionnalisation de l'assistance et engendrait un nouveau système de contrôle social." [7]
Autrement dit, dans quelle mesure l'étiquette austro-marxiste ne recouvrirait-elle pas une continuité altérée de la politique libérale des dernières décennnies de l'Empire, aménagée dans le sens d'un accomodement pragmatique avec le prolétariat et favorisée par l'origine sociale des principaux dirigeants socio-démocrates ? Partant, l'antisémitisme ambiant, virulent chez certains chrétiens-sociaux influents, a pu contribuer notablement à saper les bases d'un parti progressiste animé par un certain nombre de ses boucs émissaires. Nous reviendrons sur cet autre aspect de la Polis viennoise dans son rapport conflictuel avec le reste du pays.
Il semble exister une retenue permanente (serait-ce là un trait de l'austrianité...?) face à une prise de position nette en faveur d'une mainmise sur le pouvoir politique par le Demos. De façon plus ou moins détournée, l'Oikos domine. Le libéralisme, à l'époque impériale, utilisait une quantité impressionnante de compromis pour maintenir ce gigantesque empire à flot. La taille plus réduite de la République a opposé de façon violente la Ville (Vienne) à la province.
Toutefois, si la direction socio-démocrate peut contenir les masses qui l'entourent dans une proximité géographique immédiate (la couronne industrielle de la région viennoise) sous une étiquette marxisante "revue et corrigée", elle pèche par ignorance d'un monde relativement éloigné d'elle et qui lui est passablement inutile : la province rurale. C'est-à-dire le reste du pays, conquis par l'autre partie de la coalition gouvernementale : les chrétiens-sociaux, et qui voue à Vienne une aversion déclarée, beaucoup refusant de la reconnaître comme capitale. Peut-être aurait-on avantage à nuancer les termes "ignorance" et "inutile" en soulignant l'aspect stratégique de cette mise à l'écart. L'opposition venait bien de l'ouest : sur une illustration parue dan *Der Kuckuck* en avril 1930, c'est la caricature d'un Tyrolien qui s'accompagne de la légende : "Sie wollen sie zerstören ! " en parlant d'"Unsere Kinderplanschbäder, unsere Mutterberatung, unsere Kinderlungenheilstätten, unsere Schulzahnkliniken, die menschenwürdigen Wohnstätten für Proletarierkinder" [8]... Quant au danger évoqué par *Le Tentateur* de Hermann Broch, c'est fictivement du Tyrol qu'il émane.
Il est certes difficile de concevoir l'avènement et l'extension de certaines initiatives "progressistes" hors de Vienne. Otto Bauer juge que la dictature du prolétariat ne serait envisageable que dans le district industriel viennois, ou dans ceux qui lui sont directement assimilables. L'apparence joue incontestablement en faveur de cette hypothèse, ne serait-ce qu'à travers les récits qu'en font le visiteurs berlinois lors d'échanges de délégations des partis frères entre les deux capitales. Ainsi Françoise Knopper rapporte-t-elle, dans une analyse éclairante des rapports socio-politiques entre les deux capitales à travers des récits de voyage, les propos de l'allemand Max. Barthel : "...Aber die österreichischen Arbeiter und vor allem die Arbeiter in Wien erfüllen als vorgeschobene

---

[7] Wolfgang Maderthaner, "Politique communale à Vienne la Rouge", in : *Vienne 1880-1938 : l'apocalypse joyeuse* ; catalogue de l'exposition présentée au CNAC Georges Pompidou, à Paris, en 1986, publ. sous la dir. de Jean Clair. Paris : Centre Pompidou, 1986, p.603.
[8] *Ibid.*, p.600

Posten der sozialistischen Weltarmee ihre Klassenpflicht." [9] L'extension de cette mouvance dans d'autres régions qui ne présentent pas de caractéristiques industrielles risque d'éloigner celles-ci de l'influence de l'Etat. Cela aurait pour effet, outre une guerre civile, l'intervention des forces alliées, un blocus sur les matières premières et les denrées de première nécessité. Enfin, le non aboutissement réel de la révolution prolétarienne ailleurs (l'expérience russe, comme le fera aussi remarquer H.Broch [10] n'est pas encore exemplaire) risque de neutraliser une expérience autrichienne isolée [11]

Dans sa *Neue Staatslehere* (Iena, 1903), le juriste Anton Menger, frère de l'économiste Carl, prône un *Arbeitstaat*, en se gardant bien de faire allusion au marxisme . S'il n'admet pas en théorie que le droit privé confère aux possédants un pouvoir sur les pauvres, il insiste plus encore que son frère sur les valeurs chères aux organicistes et la tendance naturelle des individus au calcul rationnel. L'extension de cette notion d'*Arbeitstaat* hors de Vienne était évidemment une gageure. Le qualificatif d'*Arbeiter* pouvait difficilement s'appliquer à la majorité de la population provinciale, le concept "rural" de *Bauer* étant ancré dans une toute autre tradition que récupérera Hitler dans son discours sur la Heldenplatz.

Nous sommes là, semble-t-il, relativement éloignés du Demos décrit par Vernant : artisans et commerçants évoluent aux côtés de la noblesse citadine ; mais, et c'est là un point important, on y dépasse l'opposition campagne/ville. L'Etat ignore, dans l'organisation des tribunaux, des assemblées et des magistratures, toute distinction entre urbains et ruraux. [12] C'est l'idéal clisthénien (fin du VIè siècle), repris par Platon. Mais nous avons vu l'influence aristotélicienne et organiciste à Vienne.

Jouer la carte des *Bauer* contre celle des *Arbeiter*, c'est le résultat d'un processus qui neutralise l'avènement des seconds en tant que corps unique indifférencié.

Par ailleurs, les chrétiens-sociaux opposent au concept marxiste d'*Arbeiter* celui, plus conservateur, du corporatisme. Il constituera chez certains une réponse à l'austro-marxisme (réponse dont l'amplification contribuera, bon gré mal gré, à l'avènement de l'Anschluß).

Parmi les intellectuels qui opteront pour cette voie, on peut distinguer le néo-platonicien Hermann Broch

Broch est partisan d'une "démocratisation musclée", i.e. d'"obliger" les gens à la paix sociale par la seule législation, sans barricade ni dictature : les valeurs sont bouleversées, il faut l'admettre, mais refuser à la fois un laxisme qui ouvre la voie au fascisme, et la dictature du prolétariat qui peut générer un sous-prolétariat. Il fait allusion à un "erlaubter Konservatismus", ainsi qu'à une "Totalitäre Demokratie", deux concepts qu'il prend à son compte. Il souligne le danger qu'il y a à vouloir instaurer l'Absolu sur terre à partir de moyens exclusivement terrestres. Marxisme et fascisme, sous leurs aspects extrémistes, sont des illustrations de ce danger. Au contraire, ce sera sur des bases d'ordre religieux que cette instauration de l'Absolu aura plus de chances d'être mise en oeuvre. A cet égard, la communauté juive semble la mieux prédisposée, et ce n'est sans doute pas un hasard si Broch, qui se retrouve là en phase totale avec Joseph Roth, évoque cette hypothèse. Pour le Peuple élu, en effet, souligne l'auteur de *Juifs en errance*, "la science est religion et la religion nationalité. Leur clergé est constitué par leurs savants, leur prière est expression

---

[9] Max Barthel, *Deutsche Lichtbilder und Schattenrisse einer Reise*. Berlin, Büchergilde Gutenberg, 1929, cité par Françoise Knopper, "Berlin et Vienne dans les relations de voyage", in : "Wien-Berlin : deux sites de la modernité (1900-1930)", Actes du colloque international de Montpellier (2-4 avril 1992), sous la dir. de M.Godé, I.Haag et J.Le Rider, *Cahiers d'études germaniques*, 1993, n°24, p.265

[10] Hermann Broch, "An Ralph Manheim, 3.8.39", in : *Briefe* ; ed. Paul-Michael Lützeler. 3 vol. Frankfurt : Suhrkamp, 1981, Bd.2 : 1938-1945, p.122

[11] Gerhard Botz, "Handlungsspielräume der Sozialdemokratie während der 'Österreichischen Revolution'", in : Rudolf Altmüller [et. al.], *Festschrift/Mélanges Felix Kreissler*. Wien-München-Zürich, Europaverlag, 1985, p.15

[12] Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*. Paris : La Découverte, 1990, p.245

nationale." [13]. Mais à cette fin, il faut un rédempteur adéquat (ein richtiger Erlöser) et juste. Marx (même si Broch avoue qu'il est peut-être trop tôt en 1939 pour se prononcer) ne semble pas correspondre à cette image.
Broch parle de *Mischform* sur les plans culturel et politique, de "dictature constitutionnelle"" : il cite en exemple la monarchie constitutionnelle qu'on aurait jugé inconcevable avant son avènement ; et pourtant... : "Das alte Österreich war ganz schön !" (*An Hans Sahl*, 8.10.44, II, 410)
Broch voit d'un mauvais oeil que la monarchie constitutionnelle évoquée par Hegel soit une simple mixture de conservatisme et de "révolutionnarisme".
Le schéma de la *Psychologie des masses* a été largement inspiré par les idées de Federn, dont Broch a pu reprendre des thèmes de la Société sans pères. Broch se raccroche aussi à Kant, à la conception d'une autonomie originaire de la conscience. Une politique intelligente est celle qui ôte son caractère de "masse" aux foules en mouvement, pour restituer à chaque membre de celles-ci une autonomie, une liberté individuelle, qui seront le gage d'une meilleure symbiose. C'est l'inverse des idéologies de classes, qu'elles soient libérales ou collectivistes. Ni souverain, ni tyran, ni dictature d'une classe : "Il faut que tous prennent part à des conseils d'ouvriers" écrit Federn dans *La Société sans pères* [14]. De même, Broch préconise l'instauration de "chambres des conseils regroupant tous les 'producteurs' (qu'ils soient ouvriers, paysans, médecins ou industriels)...ainsi l'autonomie kantienne rejoint une dialectique presque hégélienne, dont on verrait un équivalent dans le texte le plus anarchiste de Lénine, *L'Etat et la Révolution* : la différence majeure tient dans le remplacement de l'abolition de la lutte des classes après la victoire de la classe ouvrière, par un corporatisme démocratique inscrit dans les institutions nouvelles." [15]
Federn veut une société sans pères, mais Broch se méfie des conséquences de la disparition du Père : tuer le tyran, le Führer, le Duce, oui certes. Mais un équilibre doit être trouvé, une réflexion doit permettre d'éviter l'anarchie, ou plus exactement les excès, tant dans le sens du libéralisme que dans celui du collectivisme...
Il parlera en effet de "démocratie totale" [16] dont on peut trouver des variantes dans la "dictature du centre" ou le "totalitarisme démocratique", bref, une tentative de compromis entre pur libéralisme et dictature sans attendre les lendemains qui chantent : "la démocratie totale plutôt que la conclusion marxiste d'une béatitude finale".
Loin d'être sans père, la société autrichienne est, comme tant d'autres, confrontée à lui à travers "zwei künstliche Massen" : l'Eglise et l'Armée. Au sommet de la première, le Christ apparaît comme un "Vaterersatz" ; à la tête de la seconde, "der Feldherr ist der Vater" [17]. Ces deux *ersatz* profiteront surtout à la province rurale, sous le regard bienveillant de Berlin et du Vatican.
L'armée d'abord : lorsque le SDAP voudra constituer une *Volkswehr*, il se heurtera au problème de son implantation au-delà de la couronne viennoise. C'est la *Heimwehr* qui l'emportera, dont les pouvoirs seront accrus par Dollfuss, mise au service d'une *Angleichung* qui se transforme vite en *Anschluß*. La milice adverse (*Schutzbund*, inféodée au SDAP) doit s'incliner. La *Heimwehr* recouvre

---

[13] Joseph Roth, *Juifs en errance, suivi de l'Antéchrist*. Paris, Seuil, 1986, p.94
[14] H Nunberg et E.Federn, *Les Premiers psychanalystes : minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. Paris, Gallimard, 1976, t. I, p.334
[15] Jean-Michel Rabaté, *Lectures critiques de Hermann Broch, James Joyce et Ezra Pound (après Ulysse : autour de Finnegans Wake, la Mort de Virgile et les Cantos)*. Thèse d'Etat sous la dir. de Hélène Cixous. Univ. de Paris VIII, 1980, p.508.
[16] Hermann Broch, "A study on mass hysteria. Contributions to a psychology of politics. Preliminary table of contents", projet pour la Fondation Rockefeller, in : *Gesammelte Werke*, Zürich : Rhein-Verlag (1952-1961), t. 7, *Erkennen und Handeln*, (*Essays II*), 1955, p. 260 sqq. Conclusion du projet.
[17] Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*. Frankfurt, S. Fischer, 7. Aufl., Bd.13, 1972, p.102

l'ensemble du territoire : le *Heim*, n'est-ce pas en quelque sorte le foyer, l'Oikos, contre la Polis ? Quant aux hoplites, n'en devinerions-nous pas plutôt la silhouette en Allemagne ?
L'Eglise, ensuite ; son intervention dans les affaires de l'Etat s'illustre symboliquement dans le soutien qu'elle accorde aux *Bases du national-socialisme* de Mgr Alois Hudal (Leipzig-Vienne, 1937) par l'entremise du cardinal Theodor Innitzer. Pour reprendre les termes d'Annie Lacroix-Riz, "Fin octobre 1936, la presse austro-allemande annonça la prochaine sortie de son livre exaltant le nazisme, et le projet de confier 'un poste archiépiscopal important' à ce prélat 'désigné pour aider à un accord entre le Saint-Siège et le Reich' [ce qui ne fut pas le cas] Postdaté de 1937, il fut publié à Leipzig et à Vienne, avec l'imprimatur d'Innitzer qui 'souscri[vai]t chaleureusement à cette 'précieuse tentative d'apaisement de la situation religieuse des Allemands'. Il frappait sur le double clou rituel : 'la lutte contre le bolchevisme', et les juifs dont le traitement par les lois de Nuremberg constituait 'une mesure nécessaire d'auto-défense contre l'invasion d'éléments étrangers' : le droit canon les avait exclus 'jusqu'à ce que les murs du ghetto eussent été abattus au XIXè siècle par l'Etat libéral d'abord et non par l'Eglise' ; 'les principes de l'Etat moderne' fondés sur la règle de l'égalité de traitement devant la loi' ont été créés par la Révolution française et ne sont pas ce qu'il y a de mieux du point de vue du christianisme et de la nationalité"... [18]. On voit déjà s'esquisser ici la problématique du "métèque", autre aspect de la Polis que nous analyserons plus loin.
Cette Eglise et cette Armée, père honnis de la société de Paul Federn, ont préparé le terrain de l'Anschluß. L'une et l'autre ont sapé les bases de la social-démocratie qui tenait les rênes de la capitale.
Les tenants du pouvoir, loin d'être inspirés par le Nomos, l'étaient plutôt par l'Hybris (avec tous les aspects libertaires, progressistes et positifs que celle-ci comporte par ailleurs). Parmi les théoriciens remarqués de l'époque, on relève dès le début du siècle l'influence de Popovici, auteur de *Die Vereinigten Staaten von Groß-Österreich* (Leipzig 1906). Il prône l'inégalité comme principe constitutionnel : l'ascension sociale et la mobilité priment sur cette abstraction mathématique que représente la démocratie (Aristote contre Platon ?...). Pas de théorie - ou le moins possible - : place à l'organique. La démocratie repose trop sur une abstraction mathématique... Pour lui, l'équilibre dialectique se reflète dans l'interaction peuple/élite. Il admet même la contribution de la dialectique marxiste à la recherche d'une vérité politique. On retrouve ici, à certains égards, celle qui "s'appelait, par écrit, Monarchie austro-hongroise, et se faisit appeler, oralement, l'Autriche : nom qu'elle avait officiellement et solennellement abjuré, mais conservait dans les affaires de coeur, comme pour prouver que les sentiments ont autant d'importance que le droit public, et que les prescriptions n'ont rien à voir avec le véritable sérieux de la vie. La constitution était libérale, mais le régime clérical. Le régime était clérical, mais les habitants libres penseurs. Tous les bourgeois étaient égaux devant la loi, mais justement, tous n'étaient pas bourgeois." [19] La loi, le Nomos, n'a pas vraiment la part belle. La Cacanie avait forgé des habitudes : "Le Parlement faisait de sa liberté un usage si impétueux qu'on préférait d'ordinaire le tenir fermé ; mais l'on avait aussi une loi d'exception qui permettait de se passer du Parlement ; et chaque fois que l'Etat tout entier se préparait à jouir des bienfaits de l'absolutisme, la Couronne décrétait qu'on allait recommencer à vivre sous le régime parlementaire." [20] Ce mélange des genres devait laisser des traces chez les dirigeants de la nouvelle Autriche ; Victor Adler, trente ans déjà avant le changement de régime, déclarait à Paris : "A l'exception de la France et de l'Angleterre, l'Autriche possède peut-être les lois les plus libérales de toute l'Europe, à tel point qu'elle ressemble à une

---

[18] Annie Lacroix-Riz, *Le Vatican, l'Europe et le Reich, de la Première Guerre mondiale à la guerre froide*. Paris : Armand Colin, 1996, p.307. Sur ce point particulier, l'auteur cite ses sources à partir, notamment, des papiers de Gabriel Puaux, François Charles-Roux et André François-Poncet.
[19] Robert Musil, *L'Homme sans qualités* ; trad. par Ph. Jaccottet. Paris, Seuil, 1982. Vol. 1, p.38
[20] *Ibid.*

république qui aurait à sa tête un monarque au lieu d'un président !" [21]. Dans la cité grecque, le Demos est parfois représenté par un tyran, au sens premier du terme, d'ascendance noble, qui prend des mesures "populaires" pour garder le pouvoir, et ce jusqu'aux Vè et IVè siècles, où le tyran prend son acception commune actuelle. Quant à Dollfuss, il inhibe carrément le processus parlementaire. Dans la chronique nécrologique publiée par le *Times* à son sujet (26-07-34), on peut lire : "Pendant près d'un an, Dollfuss a calmement et tenacement gardé le secret de ses nombreux problèmes par les méthodes établies du gouvernement parlementaire. Puis, face à une impasse prolongée, reconnaissant le danger évident qu'il y avait à prolonger l'Autriche dans une campagne électorale, il choisit,- comme M. Brüning en Allemagne- de gouverner par décrets-lois."

Comment, dans ce chaos, se situe le personnage oedipien ? "Sommé par le choeur de dire quelle est sa patrie, Oedipe répond qu'il est 'hors patrie', *apopolis*, et il accusera Polynice d'avoir fait de lui un sans-patrie, un *apolis*." [22] La question juive, dans l'Autriche de cette époque, n'est pas sans évoquer le problème antique des métèques, de leurs droits et de la perception qu'en éprouvent leurs concitoyens. François-Joseph avait tracé la voie du libéralisme qui tendait à amenuiser les manifestations courantes d'antisémitisme. Puis vint Lueger, enfin, la Guerre. Saint-Germain redistribua les cartes. Précédant de six mois le traité qui achevait de "nanifier" l'Autriche, les élections du 16 février 1919 à l'Assemblée nationale constituante opposèrent les 72 socio-démocrates à 69 chrétiens-sociaux auxquels s'ajoutèrent 26 "grands-allemands" et 3 représentants de partis minoritaires. La cassure était assez nette entre les premiers et les autres. Entre 1910 et 1918 s'épanouit l'idéologie social-chrétienne, alimentée, entre autres, par les idées de Karl von Vogelsang. Ce publiciste conservateur et catholique, directeur du *Vaterland* entre 1860 et 1880, avait donné une vigueur exceptionnelle à la notion de "complot juif". En voyant Aloïs von Liechtenstein (alias comte Leinsdorf) inspirer l'Action parallèle, Musil résume ainsi cet aspect de la situation : "attaquer le libéralisme sur le plan économique. Lueger tenait de lui [Vogelsang] la formule : 'sauvetage des classes moyennes'" [23]

D'une certaine manière, en renforçant le pouvoir du conglomérat des classes moyennes, on tend à effacer la distinction campagne/ville, à laquelle Vernant faisait allusion et que les socio-démocrates ont plutôt accentuée. En l'amenuisant, comme l'ont souhaité les chrétiens-sociaux, on favorise également le corporatisme, car le nivellement doit être structuré pour que le conglomérat ait une forme.

N'y aurait-il pas, d'un côté, une tendance socio-démocrate contrôlant un prolétariat urbain, organisé et "protégé" ; d'un autre côté une force montante, réactionnaire, catholique, d'inspiration social-chrétienne, qui veut s'appuyer sur des corporations "urbaines" tournées vers les classes moyennes et côtoyant un vaste ensemble rural ?

Qui donc, dans ce schéma, revendiquera les *Nomoi* de la République platonicienne ; qui reprochera à l'autre de maîtriser pragmatiquement l'*Hybris* dans une perspective organiciste (et aristotélicienne ?).

Les schémas ont l'inconvénient de laisser peu de place aux nuances. On a vu l'interaction entre la communauté juive libérale et le SDAP ; la triste image du métèque se profile à l'horizon politique. Un raccourci pénible et saisissant, teinté de jüdischer Selbsthaß et dû autant à la fatigue de soi qu'aux premiers ravages de l'alcool, est exprimé par Joseph Roth dans une lettre à Ernst Krenek (24.10.34) lorsqu'il fait allusion au "socialisme national répugnant dont les pères étaient les sociaux-démocrates et les grand-pères les juifs libéraux." [En note : [24] On sait qu'il prit position en faveur de Dollfuss, sans protester contre l'écrasement de la révolte de 1934 ; cf. David

---

[21] William M. Johnston, *op. cit.*, p.111

[22] Paul Vidal-Naquet, *Oedipe et ses mythes*, p. 127

[23] Robert Musil, *Journaux* ; trad. par Ph. Jaccottet, d'après l'éd. allemande d'A. Frisé, Paris : Seuil, 1982, Vol. I, p.451.

[24] David Bronsen, *Joseph Roth : biographie*. Paris, Seuil, 1994, p.234

Bronsen commente *ibid.*, p. 255 : "...il s'accomoda du fascisme autrichien car il était antinazi, et jusqu'à l'Anschluß il ne voulut voir dans l'état corporatif, autoritaire et clérical établi par Dolllfuss, qu'une étape de transition vers une Autriche monarchiste." [25] A cette nostalgie monarchiste près, Kraus eut à peu près la même attitude ; quant à Broch, on a vu que l'état corporatiste, à certaines nuances près, même notables, n'était pas fait pour lui déplaire.
L'ironie est à son comble lorsque Guido Zernatto critique la définition de la nation d'Otto Bauer, qui renferme des concepts tels que "Charaktergemeinschaft, körperliche Merkmale..." Et cet austrofasciste notoire d'ajouter : "Wie kommt Otto Bauer, der Jude war, in diese Bezirke ?" [26] Malsaines autant que macabres, ces réflexions illustrent bien le malaise de l'époque. Nous pourrions, là encore, rejoindre Vidal-Naquet dans sa réflexion sur Oedipe : "Oedipe n'est ni un *pharmakos* ni un ostracisé : il est entre les deux, et c'est en cela qu'il est un héros tragique." [27] Nous reviendrons en conclusion sur cette idée de "tragique". Mais tentons pour l'heure de voir comment cette image de l'individu tenaillé entre la position de bouc émissaire (*pharmakos*) et celle d'ostracisé, se situe dans le contexte des colonies antiques. C'est de la Polis que part le principe de la colonisation : pour lutter contre la surpopulation, évacuer les classes pauvres et revendicatrices, faire venir des matières premières... Deux directions étaient alors visées : l'Italie méridionale et la Sicile, puis la Mer Noire. Déjà, sous l'Empire austro-hongrois, certains auraient vu d'un bon oeil une aide vigoureuse au départ de juifs galiciens "turbulents" vers la Palestine, où l'on aurait associé les avantages de leur éloignement à ceux d'une présence européenne au service de l'expansion germanique au Moyen-Orient. [28] Theodor Herzl met en garde : "Aber die galizischen Juden und ihr Elend sind auch eine kolossale Gefahr. Man denke, daß in Galizien ungefähr eine Million Juden in schauerlichen Zuständen leben (...) und diese Menschen fristen unter geradezu untermenschlichen Bedingungen ein Leben, das diesen Namen kaum noch verdient. Ist es zu verwundern, wenn das namenlose Elend sie auf Abwege bringt ?" [29] Dans ces conditions, la naissance du sionisme a suscité des réactions divergentes. Citons, parmi d'autres, celle de Zweig : "je n'ai jamais voulu voir le peuple juif redevenir une nation et s'abaisser ainsi jusqu'au plan concurrentiel des réalités. J'aime la diaspora et l'approuve en tant que sens de son idéalisme, et vocation de citoyen du monde et d'homme universel... Je trouve que la situation actuelle est la plus grandiose de l'histoire humaine : cet être-un au sens large, sans attachement, sans patrie, rien que par la fluidité de l'essence." [30] A quoi Musil répond en écho : "on était, à l'époque, internationaliste, et l'on rejetait en vrac Etat, race, famille et religion, parce que l'on se dressait contre tous les titres hérités du passé." [31] En s'exprimant de la sorte, Zweig ne se posait effectivement ni en *pharmakos*, ni en ostracisé. C'est plus tard, lorsque la brèche préparée par les chrétiens-sociaux aura cédé, que les juifs nettoieront les trottoirs avec leurs brosses à dent sous l'oeil vigilant et satisfait de bourreaux ordinaires.

---

[25] *Ibid.*, p.255
[26] Guido Zernatto, *Vom Wesen der Nation : Fragen und Antworten zum Nationalitätenproblem*. Wien, Vlg Adolf Holzhausens Nachfolg., 1966, p.101 et 103
[27] Paul Vidal-Naquet, *op. cit.*, p.135
[28] cf. Michel Siegert, "Karl Kraus et le sionisme : le problème des nationalités comme problème de classes", in : *Karl Kraus* ; cahier réalisé sous la dir. d'E. Kaufholz, Paris, L'Herne, 1975 (Cahiers de l'Herne ; 28), p. 154-159, initialement paru dans *Neues Forum*, avril 1974
[29] *Theodor Herzl's zionistische Schriften*, hrsg. v. Prof. Dr. Leon Kellner. Berlin Charlottenburg, Jüdische Verlag, [s.d.], tome 2, p.38. Avec l'aimable autorisation du Centre de Documentation juive contemporaine, Paris.
[30] Stefan Zweig, *Lettre à Martin Buber*, 24 janvier 1917, citée par Harry Zohn, "Le Médiateur", in : *Europe* "Stefan Zweig", juin-juillet 1995, p.28
[31] Robert Musil, *L'Homme allemand en tant que symptôme*, extr. trad. par Frédéric Cambon, in : *Robert Musil*, cahier réalisé sous la dir. de C. Tacou, Paris : L'Herne, 1982 (Cahiers de l'Herne ; 41), p.59

A certains égards, l'"entre-deux" évoqué par Vidal-Naquet aura pu durer trois quarts de siècle, en gros de la fin des années 1850 à celle des années 20. Dans la mosaïque impériale, l'éruption épisodique des nationalismes s'accompagnait fréquemment de xénophobie, à l'image -à quelques nuances près- de celle qui marquait la cité antique. L'évolution de cette pathologie franchit un premier seuil de maturité avec Lueger avant d'atteindre les sommets connus sous Seyss-Inquart Dans cette évocation de l'époque antique, retrouvons pour conclure une grande figure autrichienne : Karl Popper. A travers le discours qu'il prononce à l'occasion de sa réception à la Faculté de Médecine de l'Université de Prague en 1994, c'est un visionnaire qui s'exprime : ..."se retrouver à Prague après soixante années..." c'est revoir le parcours de Masaryk depuis la Première Guerre mondiale jusqu'à l'indépendance de la République tchécoslovaque, puis la regrettable cassure contemporaine entre Prague et Bratislava, enfin, plus au sud, la purification ethnique. Karl Popper évoque ce phénomène, à la lueur de la Constitution d'Athènes, en concluant sa conférence : "Je pense que tous ceux qui souhaitent vivre en paix dans un monde civilisé devraient s'employer à mettre en lumière aux yeux de tous le caractère impraticable et inhumain de ce fameux - devrais-je dire illustre - Principe de l'Auto-détermination, qui présentement dégénère en cette horreur extrême : le terrorisme ethnique. (...) L'Histoire de l'Europe commence avec la révolution pacifique de Solon qui a réformé la Constitution d'Athènes. Il a, grâce à elle, libéré ces esclaves qui, après avoir été des citoyens libres, furent déchus de cette liberté par des créanciers qu'ils étaient dans l'impossibilité de payer. La révolution de Solon préserva par la suite Athènes d'une telle situation." [32]
Il n'en fut pas de même, loin s'en faut, pour la *Mitteleuropa*... Une analyse du concept de Polis dans l'Autriche au début du siècle nous semble mettre en valeur le destin éminemment tragique de cet espace géopolitique sans qu'il soit permis aujourd'hui d'en voir réellement la fin : "La tragédie, écrit Vidal-Naquet, oppose constamment une *dikè* à une autre, et l'on voit le droit se transformer en son contraire." [33]

[32] http://www.lf3.cuni.cz/aff/p2_e.html, p.3
[33] Paul Vidal-Naquet, *op. cit.*, p.92